

© Géraldine Aresteanu

RICHARD II

TEXTE
SHAKESPEARE
MISE EN SCÈNE
CHRISTOPHE RAUCK

Contact production et diffusion

Marie Andrieux
Directrice de la production
T + 33(0)6 15 19 53 84
m.andrieux@amandiers.com

RICHARD II

TEXTE
WILLIAM SHAKESPEARE

MISE EN SCÈNE
CHRISTOPHE RAUCK

Spectacle créé le 20 juillet 2022 au Festival d'Avignon, 76ème édition.

Avec
Louis Albertosi : Greene, Lord Willoughby, une dame, Surrey, le geôlier
Thierry Bosc : Jean de Gand, York
Éric Challier : Bolingbroke
Murielle Colvez : La duchesse de Gloucester, Berkeley, La duchesse d'York, l'abbé
Cécile Garcia Fogel : La reine, Salisbury, Exton
Joaquim Fossi : Percy, Bagot, Scroope, une dame, un apprenti
Pierre-Thomas Jourdan : Bushy, Fitzwater, un apprenti
Micha Lescot : Richard II
Guillaume Lévêque : Mowbray, Northumberland
Emmanuel Noblet : Aumerle
Pierre Henri Puente : Carlisle, le jardinier, le capitaine, Ross

Traduction
Jean-Michel Déprats
Dramaturgie
Lucas Samain
Musique
Sylvain Jacques
Scénographie
Alain Lagarde
Lumière
Olivier Oudiou

Vidéo
Étienne Guiol
Costumes
Coralie Sanvoisin
Maquillage et coiffures
Cécile Kretschmar
Maître d'armes
Florence Leguy

Remerciements à l'Atelier 69 pour le masque et à Philippe Jamet pour les conseils chorégraphiques.

Durée : 3h05 dont 30 minutes d'entracte

La tragédie du roi Richard II de Shakespeare, traduction de Jean-Michel Déprats est publié aux Editions Gallimard, collection Folio Théâtre.

Vidéo monologue de Richard II (Acte III scène II) : librement inspiré de l'œuvre « LA MER » de Ange Leccia (1977-2022)

Production
Théâtre Nanterre-Amandiers,
centre dramatique national
Coproduction
Festival d'Avignon

Avec le dispositif d'insertion
de l'École du Nord, soutenu
par la Région Hauts-de-France
et le Ministère de la Culture.

LA PIÈCE

Richard II est une fresque historique, un long poème épique qui nous plonge, d'entrée de jeu, au cœur d'une saga familiale aux ramifications complexes et révèle, au fur et à mesure, l'objet même de son enjeu.
Derrière cette guerre larvée que se livrent Richard et son cousin Bolingbroke pour la couronne d'Angleterre, Shakespeare interroge l'exercice du pouvoir. Vaste question qui nous préoccupe encore aujourd'hui à l'aune d'un monde en mutation. Richard, aussi légitime soit-il, est mal entouré et totalement déconnecté du peuple. Bolingbroke, lui, veut gagner sa légitimité par le peuple. Trahisons, compromissions, corruptions, renoncements, jusqu'où peut-on repousser les limites d'une certaine éthique politique pour asseoir son pouvoir et sa légitimité?
C'est en cela que Shakespeare nous est toujours nécessaire: il nous oblige à réagir, à réfléchir, à chercher au-delà des apparences ou des évidences; à aller vers la complexité, à lire entre les trous et les troubles de l'Histoire. L'itinéraire de Richard est induit par l'Histoire, par sa prise de conscience de ses erreurs passées et de ce moment charnière annonciateur d'un cycle historique qui touche à sa fin.

La mise en scène de Christophe Rauck laisse entendre toute la subtilité de cette tragédie. Tout va se jouer dans cette Chambre des Communes où chacun va ferrailler, avancer ses arguments. La tension est palpable, de bout en bout. Richard a une vision prémonitoire. Il sait quelle sera sa chute.
Il ne renoncera pas à la couronne par faiblesse. De cette abdication, il va en faire une œuvre : c'est là toute la grandeur, et l'ambiguïté, du personnage.

ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE RAUCK

Comment avez-vous voyagé dans cette pièce si rarement montée ?

Christophe Rauck : « J'avais l'intuition que la relation au pouvoir qu'entretenait ce roi serait mon fil rouge. La lecture d'un texte est liée aux intuitions qui surgissent au fur et à mesure que l'on avance dans la pièce. La question de la temporalité a aussi été un fil rouge.
Au début, Richard est un homme pressé.
Il part trop tôt, il arrive trop tard.
Il n'est jamais dans le bon timing.
Or, le temps est une notion primordiale dans la pièce. Et puis j'ai fini par penser que Bolingbroke, c'est la terre et Richard, le ciel.

Qu'entendez-vous par ces deux notions de ciel et de terre ?

C.R : Bolingbroke est aimé du peuple. Pas Richard. Symboliquement, c'est assez fort. L'un revient parce qu'il a été banni, parce que dépossédé de ses terres, il n'est plus légitime pour être Duc de Lancastre. Chercher son bien, c'est chercher son lien avec ses aïeux. Richard, lui, est ailleurs.
Il est dans la conquête, dans le pouvoir, dans le ciel. En quittant l'Angleterre pour aller en Irlande, Richard laisse la terre sans roi. C'est le moment que choisit Bolingbroke pour revenir.
Or, c'est Richard qui est détenteur de la lignée, pas Bolingbroke. La lignée, c'est cette relation que Richard entretient avec l'Histoire des rois. Bolingbroke en est conscient. Le tournant se situe lors de la destitution de Richard où, roi de droit divin, il regarde cette scène avec toute la clairvoyance du bouffon. Je pense souvent à Hamlet. Pour découvrir la vérité, Hamlet joue le fou. La destitution est si violente que pour survivre, Richard acquiert la clairvoyance des fous.

Pourquoi Richard est-il cet homme pressé dont vous parliez précédemment ?

C.R : La fonction le fait aller trop vite et lui fait perdre la raison, ou du moins le raisonnable. Richard a besoin d'argent. Il va le prendre là où il ne faut pas. Mais il existe un passif entre ces deux familles. Historiquement, Richard se méfie de la famille De Gand. Mais la volonté de Richard de les bannir est précipitée. Trop soucieux de garder son royaume en paix et voulant asseoir trop vite son autorité de Roi il fait une erreur politique et devient autoritaire.

Vous êtes donc parti sur cette idée de temporalité précipitée et de rivalité politique ?

C.R : Je suis parti de la volonté d'un roi de se débarrasser d'un futur adversaire et d'affaiblir une grande famille.
Il renvoie Bolingbroke en France qui est à la fois un pays ennemi mais aussi un pays où les Anglais ont des provinces. Richard ne bannit pas son cousin au fin fond de l'Amérique. L'autre grande erreur politique est d'avoir récupéré les biens de la famille De Gand. On pourrait très bien imaginer que si Richard n'avait pas agi de la sorte, Bolingbroke ne serait pas revenu, et n'aurait pas destitué son cousin le Roi. On voit qu'il vit un dilemme, car il hésite constamment et on peut comprendre cette hésitation. Dans sa mise en scène, Déborah Warner travaille d'ailleurs beaucoup sur la relation émotionnelle qui lie les deux cousins. En jouant sur l'idée que Fiona Shaw est une femme, ça raconte presque une histoire d'amour entre les lignes. Et c'est assez beau.

La question du pouvoir est centrale. Elle est toutefois extrêmement liée à l'intime. On navigue entre l'intra-familial et les hautes sphères de la politique…
Qu'est-ce qui est le plus important entre le propre intérêt de chacun des protagonistes et l'intérêt général ?

C.R : La piste que j'ai suivie, et qui m'a permis de rentrer dans la pièce et de décrypter ses enjeux, c'est cette envie qu'ont les gens en ce moment de destituer les gouvernants ; cette colère vis à vis du monde politique. La question de la trahison est constamment là. Elle est très présente aujourd'hui et elle se traduit par la violence avec une volonté de renverser le pouvoir et de faire tomber des têtes. Menaces contre des élus, défiance, détestation du Président…

Le 4ème acte, celui de la destitution du roi, est un acte clé de voûte.
Comment l'envisagez-vous?

C.R. : La destitution se transforme en procès. Comment va-t-on juger Richard et comment va-t-il se défendre de ses accusations ? Comment remet-il en cause le pouvoir par le biais de la couronne ? Quelle est sa vision du pouvoir une fois qu'il donne la couronne ? Toutes les questions sont posées. Puis, dans le 5ème acte, des dissensions apparaissent au sein même de la famille de York. On passe de la macro au micro. La question du pouvoir se pose à l'identique dans la famille comme dans les coulisses politiques : hier, au temps de Shakespeare, aujourd'hui au sein de notre démocratie. La polarisation est telle que lors des dernières élections, on voit des familles se déchirer pour tel ou tel candidat ou idéologie. Shakespeare embrasse toutes ces contradictions.

Ce n'est pas la haine qui domine au sein de la pièce.

C.R : Non. Il se développe une dialectique autour du pouvoir et de l'abandon du pouvoir. Il fallait donc sentir dès le début, dans la mise en scène, la machination et pouvoir éprouver à l'égard de Richard, même s'il n'est pas juste, même quand il va dans le mur, de l'empathie. Ce premier acte est important pour comprendre à la fois la position de Bolingbroke et par la suite la clairvoyance de Richard. Qu'est-ce qu'être roi quand tu es dépossédé du trône ? Il ne te reste plus rien si ce n'est ce que tu as vécu et le peu de temps qui te reste à vivre. Comment vit-il cela ? Comment, et c'est ce qui est intéressant dans la pièce, cette fin de règne annonce la fin d'un cycle et le début d'autre chose.

La pièce est complexe, dans un temps historique qui nous est lointain, avec beaucoup de personnages… Comment rend-on perceptible tous ces enjeux sans jamais perdre le spectateur ?

C.R : C'est tout l'enjeu ! Ce qui est beau et humain dans Shakespeare, c'est l'art d'approcher, de laisser entendre toutes les contradictions. York est un beau personnage. De Gand, l'oncle de Richard II qui fut son protecteur, est extraordinaire : il a accompagné Richard tout en ne le soutenant pas et au seuil de sa mort, il est au bord du repentir. Cette situation est sublimée avec ce magnifique texte sur l'Angleterre et le regard qu'il porte sur le pouvoir de Richard II.

L'attitude de De Gand nous est très contemporaine. La fidélité, la loyauté seraient-elles plus fortes que la vérité ?

C.R : Dans *L'Adieu à Solférino* (le film de Grégoire Biseau et Cyril Leuthy), on entend des ministres de François Hollande évoquer le quinquennat. Ils se sont retrouvés face à une contradiction terrible, tiraillés entre idéologie et obéissance. Jusqu'où va la loyauté ? Jusqu'à se trahir soi-même ? Richard II raconte ce dilemme aussi : jusqu'où est-on loyal? Jusqu'où est-on fidèle à la personne, en l'occurrence, ici, un roi ? Il y a une volonté de gouverner, une volonté de pouvoir telle qu'à un moment, Richard se déconnecte de son pays, comme pas mal d'hommes politiques contemporains. C'est ma grille de lecture, c'est aussi mon obsession. Ces dernières années, on voit des attitudes, des mots, des actes politiques, impensables il y a peu encore. *Richard II* est une pièce historique et j'espère la lire avec cette actualité qui m'a traversé toutes ces dernières années.

Pouvez-vous nous dévoiler un peu de votre mise en scène, de la scénographie ?

C.R : Du jeu, beaucoup de jeu... Ce sera un dispositif mouvant avec des gradins, un tulle pour séparer les espaces de jeu. Je voudrais que les spectateurs vivent cette histoire de destitution dans leur chair, qu'ils en éprouvent toute la brutalité, qu'ils se retrouvent dans cette proximité propre à la Chambre des Communes. Je voudrais que Micha Lescot puisse dialoguer avec Richard II au plus près des gens, afin que chacun soit témoin et acteur de cette destitution.

On dit que l'Histoire ne se répète pas mais n'aurait-elle pas tendance à bégayer…

C.R : Je crois qu'on tire les enseignements de l'Histoire, sinon, on n'en serait pas là. Même si la fin du monde n'a jamais été aussi présente dans les esprits que maintenant. Shakespeare a écrit sur la trahison, le pouvoir, l'amour, la jalousie, tous les grands thèmes qui font les grandes histoires d'aujourd'hui encore. Je ne sais pas si l'Histoire se répète mais ayant écrit et traité tellement bien de tout cela, on y trouve un écho avec ce qu'on vit. Je ne voulais pas actualiser la pièce mais je ne peux m'empêcher de la regarder à l'endroit du dialogue que j'entretiens avec toutes ces questions. Je reste prudent sur les notions d'historicité ou d'actualisation des pièces. Le piège est de devenir trop grandiloquent. Il s'agit de trouver un juste milieu. Si on aplatit tout, on ne parvient pas à grimper dans le ciel. Et si on est trop grandiloquent, on ne peut plus redescendre sur la terre, on ne parle plus aux gens.

On sent chez vous un besoin irrépressible de monter des pièces du répertoire. A l'endroit où vous êtes, c'est affirmer une ligne éditoriale forte, une adresse au public ?

C.R : Non, je ne crois pas. Ce sont les lieux qui me font monter les pièces. Je n'aurais jamais monté *Le Dragon* ou *Le Revizor* si ça n'avait pas été au Théâtre du Peuple à Bussang. Le projet du Théâtre Gérard Philipe à Saint Denis était plus contemporain au départ et puis, suite aux opéras que j'avais présentés, je me suis rendu compte que nous devions travailler sur les grandes histoires des textes épiques ou classique. Au Théâtre du Nord, à Lille, c'était encore différent. Bref, j'ai mesuré combien les grands textes peuvent rassembler. Aux Amandiers je ne sais pas encore, c'est à force de travailler avec le public, le lieu, les salles que tu commences à comprendre ce que tu dois porter. Chéreau, en évoquant *Quai Ouest* de Koltès à Nanterre explique, devant ce qu'il considère comme un échec, qu'un texte contemporain doit se programmer plus longtemps, dans une petite salle. Il existe une relation entre l'œuvre et la salle. Je n'ai pas d'idées arrêtées. Je vois l'appétence du public pour les grandes histoires mais je m'interroge aussi sur ma volonté d'aller de plus en plus explorer les textes contemporains. Un grand plateau c'est magnifique mais c'est aussi une contrainte ; ça demande du monde et le monde appelle le monde. C'est comme Brecht : il fait déplacer des montagnes mais parce qu'il parle au monde du monde avec du monde, avec ses œuvres épiques. J'aime surtout retrouver les histoires, jouées ou dansées, sous quelques formes qu'elles puissent être racontées. L'essentiel est qu'il faut bien les raconter. Au fond, tout ça, c'est des pays. On traverse des pays au théâtre…

Entretien réalisé par Louise Sablon, avril 2022



CHRISTOPHE RAUCK

MISE EN SCÈNE

Christophe Rauck crée sa compagnie en 1995 avec des comédiens issus du Théâtre du Soleil. De 2003 à 2005, il est directeur du Théâtre du Peuple de Bussang, où il crée *Le Dragon* d'Evgueni Schwartz, *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht et *Le Revizor* de Nicolas Gogol. Par la suite, il met en scène au Théâtre des Abbesses *Getting Attention* de Martin Crimp et *L'Araignée de l'Éternel* d'après des textes de Claude Nougaro, *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais à la Comédie-Française avant de diriger le TGP-centre dramatique national de Saint-Denis de 2008 à 2013. Il y créera *Coeur ardent* d'Alexandre Ostrovski, *Têtes rondes et têtes pointues* de Bertolt Brecht, *Cassé* de Rémi De Vos et *Les Serments indiscrets* de Marivaux (Grand prix du Syndicat de la critique). Pendant cette période, il monte également *Phèdre* de Racine et deux opéras de Monteverdi. En 2014, il est nommé directeur du Théâtre du Nord et de l'école rattachée, l'École du Nord, à Lille. Il met en scène trois textes de Rémi De Vos (*Toute ma vie j'ai fait des choses que je ne savais pas faire*, *Ben oui mais enfin bon* et *Départ volontaire*), *Figaro divorce* d'Odön von Horvath (Prix Georges-Lerminier du Syndicat de la critique : meilleur spectacle créé en province), *Comme il vous plaira* de Shakespeare et récemment, deux textes de Sara Stridsberg : *La Faculté des rêves* et *Dissection d'une chute de neige*. En 2017, il crée à Moscou *Amphitryon* de Molière, avec huit anciens disciples de Piotr Fomenko. Invité au Festival d'Avignon 2018 avec les jeunes acteurs sortant de la promotion 5 de l'École du Nord, Christophe Rauck y présente *Le Pays lointain (Un arrangement)* de Jean-Luc Lagarce.
Depuis janvier 2021, Christophe Rauck dirige le Théâtre Nanterre-Amandiers, centre dramatique national. En 2021, il met en scène dans le Théâtre éphémère : *Henry VI* de Shakespeare avec les élèves de l'École du Nord, *Dissection d'une chute de neige* et *La Faculté des rêves*. En 2022, il crée *Richard II* de Shakespeare au Festival d'Avignon, 76ème édition.



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu

Télérama

2 JUILLET 2022

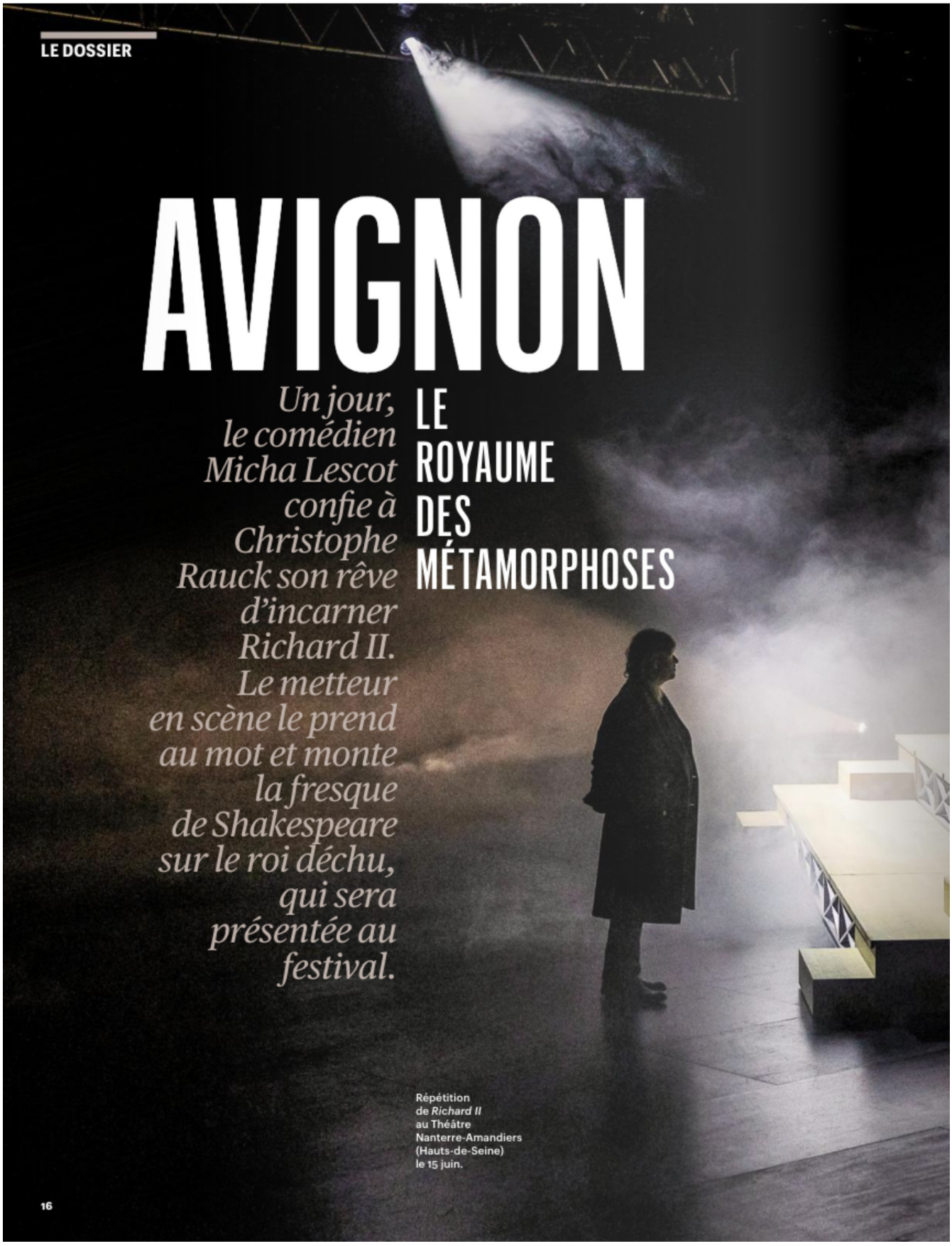
Hebdomadaire
OJD : 563 910



AVIGNON

LE ROYAUME DES MÉTAMORPHOSES

Un jour, le comédien Micha Lescot confie à Christophe Rauck son rêve d'incarner Richard II. Le metteur en scène le prend au mot et monte la fresque de Shakespeare sur le roi déchu, qui sera présentée au festival.



Répétition de *Richard II* au Théâtre Nanterre-Amandiers (Hauts-de-Seine) le 15 juin.



Par Emmanuelle Bouchez
Photos Olivier Metzger pour Télérama

Les Lilas, 12 mai. La salle de répétition toute noire ne laisse rien filtrer du temps estival qui colore cette ville de banlieue parisienne. Sous la verrière obstruée ne coule qu'une lumière blanche, basique. Des «leurres» ont été installés pour évoquer l'espace scénique : deux rangées de gradins en face-à-face, *«à l'image du plan de la Chambre des communes de Londres»*, explique le metteur en scène Christophe Rauck devant les quatre petites affiches collées au mur, qui donnent une idée du décor : au quatrième acte, là aura lieu la déposition de Richard II telle que décrite par Shakespeare en 1595, deux cents ans environ après les faits. Focalisée sur la chute d'un roi dans un monde où les adversaires croissent sur fond d'héritage spolié et de dynastie à refonder, la pièce irradie une saveur politique singulière. À la fin, Richard aspire lui-même à fondre comme *«un roi de neige dérisoire»*, lui qui régna pourtant en tyran dépensier.

L'ex-directeur du Théâtre du Nord, centre dramatique national de Lille, désormais à la tête de Nanterre-Amandiers, le confie sans détour : il n'aurait jamais osé *Richard II* si le comédien Micha Lescot – qui s'est forgé auprès des plus grands, de Roger Planchon (1931-2009) à Luc Bondy (1948-2015), et avec lequel il avait déjà travaillé sur une œuvre contemporaine – ne lui avait avoué qu'il rêvait du rôle. Formé au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, Rauck ne s'autorisait pas à y songer au regard de la mise en scène de son ancienne mentor, en 1981. Nanterre lui en donne l'élan. Et l'invitation d'Avignon a pimenté l'aventure. Car la pièce était à l'affiche du premier festival, en 1947, avec Jean Vilar dans le rôle-titre. En plein air. Christophe Rauck tient, a contrario, à créer en salle, dans ce sobre décor de Parlement signé Alain Lagarde, un écrin de paroles politiques où s'aligneront des sièges noirs. *«Aujourd'hui, on pardonne mal à nos élus un langage qui n'est pas à la hauteur de leur* »»

›››

fonction. Dans Richard II, *les mots ont de la valeur. Quand le roi choisit de redevenir un homme comme les autres, il active lui-même, par son discours, le processus de déposition.*»

Épaisse chevelure poivre et sel, Micha Lescot, tout de blanc vêtu pour les répétitions *(«le roi de neige»…)*, appréhende son personnage situation après situation, en se souvenant du conseil de Planchon : *«Ne pas se dire d'emblée "je suis le Richard II de Shakespeare", afin de ne pas être tétanisé. À force de fouiller le texte en toute liberté, Christophe me donne confiance.»* Dès le début des répétitions, partition déjà sue par cœur, toute la troupe est debout pour déplier *in vivo* les enjeux de la pièce. Au bout de deux semaines et demie, les cinq actes ont été déjà vus deux fois dans la continuité chronologique. Et ce jeudi-là, justement, on reprend acte I, scène 1. Richard II face à Jean de Gand, cacique du royaume et frère du Prince noir, propre père du roi. Un début abrupt puisque le complot y pointe son nez.

Aucune didascalie ne dit où a lieu l'entretien. Bureau du vieux Gand ? Cabinet royal ? Il s'agit d'expliciter leur relation, insiste Rauck : *«Pas d'intimité entre eux mais de l'intérêt.»* En effet, le duc de Gand doit défendre son fils Bolingbroke (le futur Henry IV), partie prenante de la querelle puisqu'il accuse le duc de Norfolk, son pire ennemi, de prise illégale d'intérêts et d'assassinat. En baskets blanches, Rauck se glisse avec souplesse dans le cercle des acteurs. Et chuchote. À Micha : *«"Vieux Gand" sont les premiers mots que Richard prononce. Il faut marquer la pause : toute la lignée des Lancastre suit derrière. Et ne pas regarder Gand, car l'autorité, c'est le roi.»* À Thierry Bosc alias Gand, 77 ans, magnifique doyen de la troupe et rompu à la langue de Shakespeare : *«Mieux vaut se tenir à distance, pour ne pas perdre la puissance de ta famille.»*

Lescot, lui, se réfère, amusé, à l'Al Pacino du *Parrain*, le film de Francis Ford Coppola, qui écoute les plaintes de ses sbires en fumant avec nonchalance. *«L'enjeu stratégique n'est pas de savoir qui me trahit, mais d'éviter la guerre entre ces deux clans.»* Quelques essais se font avec une cigarette, avec laquelle il jongle, facétieux, pendant les pauses… Après deux heures d'épluchage, ils ont trouvé la clé de la scène. Ils y reviendront l'après-midi. Tous apprécient ce temps long : douze semaines de répétitions au lieu des huit habituelles. De quoi accorder une distribution composée comme un orchestre. *«Christophe aime les acteurs avec des voix»*, commente Louis Albertosi, jeune comédien sorti de l'école du centre dramatique de Lille, autrefois dirigée par Rauck, et aujourd'hui distribué dans plusieurs rôles de féodaux. Éric Challier, colosse à la voix profonde, est Henry Bolingbroke, l'aigle vengeur fondant sur le roi. Guillaume Lévêque, une réplique à sa hauteur pour incarner le duc de Norfolk. Richard/Lescot plane quant à lui dans une autre sphère encore. *«Il a une voix magnifique,* admire le metteur en scène, *d'une présence à la fois féminine et masculine. La grâce.»*

Du coffre, il en faut pour Shakespeare. *«Une langue très poétique, mais un défi pour l'articulation»*, affirme Lescot. Dans les trois scènes courtes et condensées *«comme des pistes noires»* où elle joue la reine, Cécile Garcia Fogel, comédienne pourtant habituée au vers racinien, avoue qu'elle a peu de temps pour *«[s]e chauffer avant d'attaquer des phrases monumentales»*. Éric Challier – acteur shakespearien à souhait ayant participé à la saga *Henry VI* montée par Thomas Jolly à Avignon, en 2014 – pointe aussi la traduction de Jean-Michel Déprats, *«belle mais un peu âpre car elle colle à la versification : sa syntaxe doit être apprivoisée»*.

À VOIR

Richard II, de William Shakespeare, mise en scène Christophe Rauck. Du 20 au 26 juillet, gymnase Aubanel, Festival d'Avignon ; puis en septembre à Nanterre-Amandiers (92).

9 juin, Nanterre-Amandiers enfin ! À côté de la fosse impressionnante qui accueillera le théâtre repensé par l'agence norvégienne Snøhetta, les trois hangars des ateliers de décor abritent la salle éphémère du centre dramatique. Un retour à la maison pour le metteur en scène, au mitan des douze semaines de répétitions ; et un soulagement pour les onze acteurs et actrices qui piaffaient d'impatience aux Lilas. Ici, ils disent respirer. Sur le plancher noir calé à la taille du gymnase Aubanel qui les accueillera au festival, et sous des leds découpant la lumière selon la plus fine géométrie, leurs recherches sont mises à l'épreuve du vrai décor. Les costumes – neuf complets trois pièces pour les acteurs et deux robes pour les deux uniques comédiennes –, au chic «british tweed» subtilement relooké par Coralie Sanvoisin, sont arrivés. Le texte coule. Maintenant, ils doivent penser spectacle.

Étienne Guiol, vidéaste et graphiste, explique à la troupe son besoin de *«matière»* : des silhouettes avec lesquelles il démultipliera des courtisans. Tous se prêtent aux déambulations, tels des fantômes attendant d'être convoqués sur scène. La vidéo ouvre un autre espace-temps. Comme ce gros plan de Richard II, allongé sur le sol de la prison au cinquième acte. Rauck attendait avec impatience cet *«effet de loupe»* sur ce monologue du roi, aboutissement de tous les autres au fil desquels son état spirituel a sans cesse changé. À l'image, les yeux gris devenus absents, la voix sourde et le



Le metteur en scène Christophe Rauck (à gauche) à propos de Micha Lescot (Richard II) : *«Il a une voix magnifique, d'une présence à la fois féminine et masculine. La grâce.»*

long corps si plastique soudain recroquevillé font de cette ultime tirade de Lescot/Richard, au seuil du dépouillement, une émouvante épiphanie. Mais attention, prévient Rauck : *«Shakespeare est si dense qu'il ne faut pas en rajouter. L'idée n'est pas de faire du cinéma, mais d'apporter de l'étrangeté.»*

Scène 1 de l'acte II. Travelling difficile enchaînant la visite de Richard à son oncle Gand mourant, la saisie par le roi de l'héritage de ce dernier, et donc la spoliation de Bolingbroke, la décision de mener la guerre en Irlande et, enfin, l'entente de trois futurs conspirateurs. Faut-il créer des charnières factices ? Essais avec attroupements proches ou lointains de courtisans selon les cas. Christophe Rauck redoute *«l'effet chœur»* quand l'action vibre au fil de confrontations à deux, comme celle de Richard et de Gand dans un fauteuil roulant. Il cherche le tranchant, compte maintenant sur la lumière pour rythmer l'espace et affirmer une *«radicalité»*. Son obsession. *«Dans les mises en scène de Christophe, la lumière a toujours plus à voir avec la précision du dessin qu'avec l'éclairage»*, explique Lucas Samain, jeune dramaturge formé lui aussi dans son ancienne école du Théâtre du Nord, et avec lequel il partage une cinquième expérience.

À mi-parcours, pas d'inquiétude, le travail avance. Mais le risque serait de trop déconstruire… *«Avec des acteurs comme Micha qui n'ont aucune inhibition et reviennent dès le lendemain avec une autre idée, on peut toujours tout changer,* poursuit le dramaturge. *Car même s'il fait parfois passer ses nouvelles propositions pour des blagues, il touche souvent juste.»* Comme ce coup de pied dans le vide, sans doute, avec l'air d'envoyer aux pelotes l'âme du vieux Gand qui vient de mourir : geste d'une nonchalance très contemporaine qui dit pourtant tout de l'arrogance de Richard avant sa chute ●



LA VALSE DES ÉTIQUETTES

Il fait danser les chanteurs et chanter les danseurs. Classique, voguing, beatbox : le performeur **François Chaignaud** *ne cesse de faire tomber les barrières.*

Pour cette fois, François Chaignaud a vu grand. Car le performeur-danseur-chanteur de 38 ans, jusqu'ici plus souvent habitué aux duos, a convoqué treize interprètes pour son nouveau spectacle, *Tumulus*, créé sur la Scène nationale d'Annecy avant d'être joué à Avignon. Un pari fou : avec la complicité de Geoffroy Jourdain, chef de chœur et d'orchestre et fondateur de l'ensemble Les Cris de Paris, il fait vivre en fine symbiose corps et voix sur scène, mêlant un répertoire polyphonique du XIVe au XVIe siècle à une danse empruntant autant à la tradition qu'à l'énergie la plus actuelle. Pour une fois absent de la scène, le performeur s'affirme ici comme metteur en scène, chef de troupe et chorégraphe. *«Émouvant»*, commente-t-il avec une pudeur laconique, en ajoutant que le projet fut pensé à quatre mains : *«Ni Geoffroy ni moi ne voulions que les chanteurs se contentent d'offrir une bande-son au spectacle.»* Au terme de trois ans de travail commencé avant la pandémie, cette mêlée de chanteurs ayant gainé leurs corps, et de danseurs ayant su défricher leur voix, offre un superbe rituel autour d'une réplique de tumulus, cet amas artificiel de terre ou de pierre jadis élevé au-dessus d'une tombe. *«Le troc artistique a eu lieu»*, résume-t-il, heureux.

À la Scène nationale d'Annecy, en ce mois de mai, le théâtre entier bruisse de la bienveillance que la troupe s'accorde. Antoine Roux-Briffaud, danseur depuis quinze ans, dont c'est la première collaboration avec Chaignaud insiste : *«Même dans les moments de stress, à l'inverse de bien d'autres, François fait attention à nous et nous écoute. Il peut paraître impressionnant de précision, mais n'impose jamais rien.»* L'artiste démiurge et tout-puissant ? Très peu pour lui.

Les cheveux mousseux, d'un blond vénitien, noués sur la tête et Mirum, son petit lévrier, à ses pieds, François Chaignaud arbore un calme de yogi. Fondateur l'an dernier de la structure de production Mandorle, il creuse une voie nouvelle, imprégnée de patience, après une entrée en scène fracassante et une carrière qui s'est accélérée. *«S'ils ne sont pas audacieux à 25 ans, les artistes ne le seront plus jamais»*, com- »»»

À VOIR
Tumulus,
du 20 au 26 juillet, La FabricA. En tournée à partir de septembre.
LIRE la critique page 66.

À ÉCOUTER
Romances inciertos,
par Nino Laisné et François Chaignaud, 1 CD Alborada Éditions, 2022.

À VOIR
Festival d'Avignon,
du 7 au 26 juillet, festival-avignon.com

Par Emmanuelle Bouchez
Photo Smith

Web FRA

Le Monde.fr

www.lemonde.fr

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Audience : **19355772**
Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

21 Juillet 2022
Journalistes : **Fabienne Darge**
Nombre de mots : **7095**

Visualiser l'article

A Avignon, Shakespeare, perdu dans « La Tempesta », retrouve son âme avec « Richard II »

Alors qu'Alessandro Serra abîme « La Tempête » dans une esthétique datée, Christophe Rauck donne au roi shakespearien sa dimension intime et épique.



Micha Lescot dans « Richard II », de William Shakespeare, mise en scène de Christophe Rauck, au Festival d'Avignon, en juillet 2022. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Esprit du grand Will, es-tu là ? On frappe trois coups, on attend, on espère. A Avignon, Shakespeare est chez lui. Il s'est comme amalgamé aux vieilles pierres papales. Il était là, dès l'origine vilarienne, en 1947, avec *Richard II* . Et il est là, en cette édition 2022, dernière ligne droite d'Olivier Py : avec *La Tempesta,* dans la vision du Sarde Alessandro Serra. Et avec *Richard II,* dans une mise en scène de Christophe Rauck.

On passera rapidement sur cette *Tempesta,* version de *La Tempête,* donc l'ultime pièce de Shakespeare. La pièce de tous les sortilèges : celle où le théâtre fait magie de son art lui-même et s'impose dans son rôle de miroir de l'humain, comme l'a si bien montré Peter Brook, qui vient de mourir . *La Tempête* était sa pièce de chevet, son atelier permanent, son oeuvre-monde, le coeur de son théâtre.

« Belle » image à la chaîne

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Peter Brook qui, là, aurait de quoi se retourner dans sa tombe. Que dire face à cette *Tempesta* qui fabrique de la « belle » image à la chaîne, avec une prétention qui n'a d'égale que la tranquillité avec laquelle elle emprunte ces « belles » images à d'autres, de Fellini à Romeo Castellucci ? Le spectacle pratique une sorte de « et en même temps » théâtral, qui mouline à tout-va nombre d'influences qui n'ont rien à faire ensemble, et finit par ne plus ressembler à rien, si ce n'est à un catalogue sur papier glacé. La pièce est largement coupée, caviardée de tout ce qui fait sa complexité et sa beauté, et jouée dans un code commedia dell'arte non seulement terriblement daté, mais qui jure avec l'essence du théâtre élisabéthain.



« La Tempesta », de William Shakespeare, mise en scène d'Alessandro Serra, au Festival d'Avignon, en juillet 2022. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Pour retrouver l'âme de Shakespeare, on prendra donc le chemin du gymnase du lycée Aubanel, où se joue *Richard II,* avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Ce n'est pas que la mise en scène de Christophe Rauck soit révolutionnaire, ni même exceptionnelle par rapport à d'autres spectacles du directeur du Théâtre des Amandiers de Nanterre. Une fois de plus, à Avignon, depuis qu'Olivier Py dirige le Festival, la sensation de régresser vers des paliers esthétiques plus ou moins lointains se fait sentir.

Au moins, avec Christophe Rauck, la pièce est là, et bien là, on l'entend avec une clarté et une précision impeccables, et elle est très bien jouée, dans un équilibre subtil entre l'épique et l'intime

Il ne faut pas attendre ici l'inventivité, l'insolence et/ou la fantaisie des mises en scène shakespeariennes auxquelles on a pu s'habituer depuis quinze ans avec Thomas Ostermeier, Jean-François Sivadier ou Thomas Jolly . Mais, au moins, avec Christophe Rauck, la pièce est là, et bien là, on l'entend avec une clarté et une précision impeccables, et elle est très bien

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

jouée, dans un équilibre subtil entre l'épique et l'intime.

Le voyage shakespearien, ici, est un peu particulier. Ce n'est ni Richard III, le roi fou et boiteux, ni Henry IV et Henry VI, qui voient la construction d'une nouvelle Angleterre. C'est Richard II : une fin de règne, et un roi mélancolique, cousin d'Hamlet. On ne racontera pas l'histoire, bien compliquée dans ses détails. L'essence de *Richard II* est dans la méditation que mène la pièce sur la fragilité de la gloire qui, à tout moment, peut voler en éclats, comme un visage se reflétant dans un miroir brisé.

Et cela, on le voit et on l'entend, dans la mise en scène de Christophe Rauck, qui s'inscrit dans un cadre rigoureux et tenu, comme pour bien concentrer ses enjeux. La scène est une sorte d'aquarium géant, où les personnages se dessineraient sur fond de vagues sauvages ou de végétation délicate et découpée. C'est très beau, par moments, mais aussi assez étouffant. Une partie de la petite déception que l'on peut éprouver face au spectacle vient sans doute que, à Avignon, Shakespeare appelle le plein air, le vent, les étoiles, le souffle de la nuit. Et l'on s'interroge sur cette programmation au gymnase Aubanel, tandis qu'au cloître des Célestins et au cloître des Carmes, sous le ciel, donc, sont programmés des projets moins ambitieux.

Intériorité magnifique

Toujours est-il qu'on est ici à l'intérieur d'une boîte noire éminemment nocturne, qui enferme les personnages dans leurs solitudes, et singulièrement Richard, qui semble se laisser déposséder de son royaume sans vraiment se battre, au fil des trahisons, revirements, repentances et contre-trahisons qui font les joies de la vie politique de tous les temps. Richard II est un roi qui ne veut plus jouer le rôle viril qu'on lui assigne, tel qu'il est incarné par Micha Lescot, avec son corps languide de longue tige toujours sur le point de ployer.

Micha Lescot est ici particulièrement émouvant dans les grands monologues de « Richard II »

Micha Lescot qui est ici particulièrement émouvant dans les grands monologues de *Richard II* : ces morceaux de bravoure comptent parmi ce qu'il y a de plus beau dans toute la littérature dramatique, et il les investit avec une intériorité magnifique. Il est un peu moins convaincant dans les scènes de groupe : comme si l'isolement de Richard était déjà inscrit dès le départ, comme si ce roi poète, philosophe et bouffon (chez Shakespeare, les trois termes sont synonymes, mais il s'agit évidemment de bouffons célestes, comme les clowns sont métaphysiques chez Beckett) était d'emblée hétérogène, et ne pouvait pas faire corps avec les autres, dans leurs pulsions de pouvoir.

Autour de lui se déploie une troupe d'excellents acteurs, qu'il s'agisse d'une figure tutélaire comme Thierry Bosc, toujours tellurique, de Cécile Garcia-Fogel, actrice-poète mettant en musique le moindre rôle , ou de nouvelles recrues comme Adrien Rouyard , qui investit chacun des personnages qu'il joue avec une force toute brechtienne. Sans jeter de la poudre aux yeux, la troupe embarque dans ce *Richard II,* qui conte la triste histoire de la mort des rois, et la fragilité intrinsèque du pouvoir. Chaque règne contient toujours sa fin.

La Tempesta, de Shakespeare. Mise en scène d'Alessandro Serra. Opéra Grand Avignon, jusqu'au 23 juillet, à 18 heures. De 10 à 35 €.

Richard II, de Shakespeare. Mise en scène de Christophe Rauck. Gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 26 juillet, à 18 heures. De 10 à 30 €. Festival-avignon.com

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Web FRA

l'Humanité.fr

21 Juillet 2022

Journalistes : Marie-José Sirach

www.humanite.fr

Richard II, le roi qui ne voulait pas être roi

Théâtre Christophe Rauck, directeur des Amandiers de Nanterre, s'attaque à l'une des pièces shakespeariennes les plus denses. Dans une scénographie imposante et impressionnante, Micha Lescot campe un monarque imprévisible et mélancolique.



Micha Lescot majestueux dans son costume blanc qui, de sa longue silhouette, domine la pièce de bout en bout. © Christophe Raynaud de Lage

Christophe Raynaud de Lage

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Pleins feux sur Bolingbroke et Mowbray. Plantés dans leur rond de lumière, ils s'accusent mutuellement de trahison. Dans l'ombre, le roi écoute, interrompt, tente de calmer le jeu, en vain. Devant l'imminence d'un duel dont l'issue est incertaine, Richard II prend la décision de bannir à vie Mowbray et condamne son cousin Bolingbroke à six années d'exil en France. Un an plus tard, Jean de Gand, le père de Bolingbroke, qui fut l'un des précepteurs de Richard, meurt. Richard s'approprie tous les biens de son oncle pour alimenter les caisses du royaume et partir guerroyer en Irlande. Mal lui en prit. Bolingbroke revient avant l'heure de son exil. Soutenu par une partie des nobles qui craignent de se faire dépouiller à leur tour, acclamé par le peuple exsangue, il se débarrasse des derniers alliés de Richard qui se retrouve isolé. Capturé, Richard II abdique. Incarcéré, il sera assassiné par Exton, un proche de Bolingbroke, lequel devient ainsi Henry IV.

Assassinats, guerres et exils

L'histoire est un rien complexe avec ses trente personnages, ses assassinats, ses guerres et autres exils. La tragédie de Shakespeare, qui augure une tétralogie, si elle revêt un aspect historique évident, ne faillit pas à la règle dont sont porteuses

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

toutes ses autres pièces. À savoir un questionnement permanent sur le pouvoir, sur ce qui fonde ou pas sa légitimité, auquel se greffent ses corollaires : trahison, conspiration, corruption, loyauté. Ce grand tout interroge de plein fouet la politique, le coeur de l'appareil politique et ses coulisses, hier et aujourd'hui. Voilà pourquoi Shakespeare nous est si contemporain.

Une mer déchaînée aux mouvements hypnotiques

Tel est le parti pris de Christophe Rauck dans sa mise en scène, nerveuse, énergique, qui s'approche au plus près de tous ces enjeux. À grande fresque, grand plateau. C'est comme si le metteur en scène avait repoussé les murs du gymnase Aubanel pour laisser à découvert un immense plateau où sont disposés des gradins amovibles manipulés à vue, où des tulles vont délimiter et ouvrir les aires de jeu, et sur lesquels seront projetées quelques scènes en gros plans ou une mer déchaînée aux mouvements hypnotiques (scénographie d'Alain Lagarde). Si les enjeux de la pièce nous échappent quelque peu au démarrage il est vrai que nous ne sommes pas anglais et que nous connaissons mal cette histoire , nous sommes très vite rattrapés par la force qui émane de cette intrigue dont la figure centrale, Richard II, est portée par un Micha Lescot majestueux dans son costume blanc qui, de sa longue silhouette, domine la pièce de bout en bout. Incroyable acteur qui se métamorphose à vue, tantôt mélancolique, tantôt colérique, à la fois monarque qui inspire le respect pour soudain se comporter en enfant gâté. Imprévisibles, ses décisions prennent de court ce qui lui reste de cour, lui-même naviguant à vue au milieu des trahisons qui sont légion.

Le monarque prend soudain conscience des trahisons

Il se pensait invincible, monarque de droit divin, il ne comprend que trop tard que le retour de Bolingbroke scelle à jamais son destin de roi soudain maudit. Car Bolingbroke va tirer sa légitimité du peuple et de ses alliés. Pour Rauck, ce combat presque fratricide entre ces deux-là, qu'un lien sanguin lie à jamais, annonce la fin d'un cycle, la légitimité n'étant plus d'ordre divin. La scène d'abdication de Richard II est fulgurante à bien des égards. Le roi prend soudain conscience des trahisons, mais aussi de ses propres failles, de son incapacité à avoir su anticiper ce qui allait advenir. Alors, il joue avec sa couronne, l'enlève, la remet, la tend à Bolingbroke et la lui reprend. À cet instant, on sent un Bolingbroke hésitant, qui doute de sa légitimité, qui voulait juste récupérer ses biens, pas la couronne, mais poussé par le vent de l'Histoire, n'a pas d'autre choix que de succéder à son cousin. Dépouillé de ses habits de roi, Richard, *« ce monarque plus malheureux que le malheur »*, comme l'écrivait Aragon, ce roi *« unkinged »* (non-roi), disait Shakespeare, ce roi qui embrassait la terre d'Angleterre à pleine bouche, renonce et son corps porte tous les stigmates de la mélancolie et de la perte.

Aux côtés de Micha Lescot, Thierry Bosc, qui interprète d'abord Gand puis le duc d'York, est incroyable de lâcheté et veulerie ; Éric Challier dans la peau de Bolingbroke, d'abord tout en force, parvient à trouver le juste équilibre ; Emmanuel Noblet, Aumerle, le fils de York sans cesse ballotté entre son père et sa mère (formidable Murielle Colvez), est terriblement humain. Si Cécile Garcia Fogel revêt avec majesté les habits de reine, chante sublimement dans son jardin, son jeu, sa voix si particulière semblent moins compatibles avec les deux autres personnages qu'elle joue, Salisbury et Exton. Nous ne pouvons citer toute la distribution, mais saluons les jeunes acteurs issus de l'École du Nord, qui furent à bonne école.

Jusqu'au 26 juillet, à 18 heures. Du 20 septembre au 15 octobre aux Amandiers de Nanterre. Les 20 et 21 octobre au Théâtre Centre d'art de Vélizy-Villacoublay et le 8 novembre au Foirail, à Pau.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Web FRA

LA CROIX

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

22 Juillet 2022

Journalistes :

Marie-Valentine Chaudon

www.la-croix.com

Festival d'Avignon : le couronnement shakespearien de Micha Lescot

Critique

Christophe Rauck s'empare brillamment du Richard II de Shakespeare, avec dans le rôle-titre, un Micha Lescot magistral. Un grand moment de théâtre qui sonde la question intemporelle de l'exercice du pouvoir.



Micha Lescot, dans le rôle-titre de Richard II, au festival d'Avignon. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

« Gentilshommes enflammés par le courroux, laissez-vous gouverner par moi, Purgeons cette bile sans répandre de sang. » Le roi Richard II, dissimulé dans l'obscurité, se fait juge. Son cousin, Henri Bolingbroke, accuse le duc de Norfolk du meurtre du duc de Gloucester, leur oncle commun. Cet assassinat allume la mèche de la tragédie qui va se jouer pendant près de trois heures. Le monarque renvoie dos à dos les deux parties, les condamnant à l'exil. Au passage, il saisira les biens de Bolingbroke pour renflouer les caisses du royaume et financer ses désirs de grandeur.

Cette scène d'ouverture, menée tambour battant dans la boîte noire du gymnase du lycée Aubanel, précipite en un instant le public dans un univers shakespearien où se mêlent en bataille les thèmes de la trahison, de l'honneur et surtout du pouvoir. Pourtant, ni tentures ni chandeliers à l'horizon, encore moins de pourpoint de velours, à peine quelques fraises égarées ici et là au milieu des sombres complets-vestons. Christophe Rauck, directeur du théâtre des Amandiers, a choisi pour sa mise en scène d'autres atouts : la souveraineté du texte et la puissance des acteurs.

Richard II est un roi sur le déclin. Sous l'influence de conseillers douteux, coupé de ses sujets, il multiplie les erreurs politiques et, poursuivant ses chimères, laisse son royaume pour s'en aller guerroyer en Irlande. C'est le moment que choisit

Bolingbroke, futur Henri IV, pour revenir et, soutenu par le peuple, marcher vers le trône laissé vacant.

Richard II abdique alors sans résistance et se mue en un personnage évanescent, mélancolique et rêveur. *« Je donnerai mes joyaux pour un chapelet* (...) *Et mon vaste royaume pour une petite tombe, Une petite, petite tombe, une tombe obscure »,* dit-il alors qu'il se résout à déposer une couronne trop lourde pour lui.

Un rôle à la mesure de Micha Lescot

Micha Lescot rêvait de jouer Richard II et c'est lui qui suggéra à Christophe Rauck de s'attaquer à cette pièce qui fit les grandes heures d'Avignon. Intuition fructueuse d'un comédien qui rencontre là l'un des plus beaux rôles de sa carrière. Casque de cheveux argentés, silhouette longiligne dans un costume d'une blancheur immaculée, il incarne à la perfection ce personnage fascinant : roi fougueux et inconséquent qui gagne en profondeur au moment même où il vacille.

Tantôt courant à quatre pattes, tantôt couché dans une soumission qu'il semble appeler de ses voeux, il impose un jeu éblouissant de grâce et de subtilité. Juché sur un rocher de la côte galloise, face aux flots métaphoriques qui ne tarderont pas à l'engloutir, il regarde se dégonfler le ballon de baudruche sur lequel il avait fixé sa couronne. Il n'est plus que cette enveloppe vide qui s'évanouit dans les airs. *« Ni moi ni aucun homme qui n'est qu'un homme, ne sera satisfait de rien jusqu'à ce qu'il soit soulagé de n'être rien »,* souffle-t-il, dans un ultime et sublime monologue, allongé sur le sol de sa prison, vêtu seulement d'une pauvre chemise de toile, l'image de son corps abandonné projetée en miroir sur le plateau.

Une mise en scène au service du texte

Face à lui, le colosse Éric Challier est un Bolingbroke impressionnant de morgue et d'ambiguïté. Une distribution brillante prend en charge la foule de personnages gravitant autour d'eux. Pour ne citer qu'eux, Emmanuel Noblet est l'intrigant Aumerle, formidable lorsqu'il se décompose, tel un enfant pris en faute, à la découverte du complot qu'il a ourdi avec quelques comparses contre Henri IV. Son propre père, Thierry Bosc, par une loyauté aveugle, n'hésitera pas une seconde à le livrer au roi. Il sera sauvé par la courageuse plaidoirie de sa mère, Murielle Colvez, remarquable dans le feu d'une détermination viscérale.

La sobriété de la scénographie, signée Alain Largarde, constituée de deux gradins mobiles, à laquelle s'ajoute un usage parcimonieux de la vidéo et des lumières d'une extrême précision, laisse, par la voix talentueuse des acteurs, éclater le verbe. Malgré la complexité de la pièce, avec pléthore de personnages, Christophe Rauck parvient à tenir le spectateur en haleine dans une maîtrise totale de la tension, où se nichent aussi l'humour, la poésie et l'émotion. Le génie de Shakespeare, qui fait résonner au présent une histoire du XIVe siècle, trouve ici toute sa superbe. Le théâtre en majesté.

Richard II en majesté à Avignon

Richard II **fut le premier spectacle joué dans la Cour d'honneur du palais des Papes** à la création du Festival d'Avignon, en 1947. La pièce de Shakespeare n'avait jusqu'alors jamais été jouée en France. Jean Vilar, qui signe la mise en scène, tient le rôle-titre, qui sera repris à la saison 1953-1954 par Gérard Philipe.

En 1982, la pièce fait également partie du cycle « Les Shakespeare » présenté par Ariane Mnouchkine dans la cour d'honneur. Le roi est alors incarné par Georges Bigot.

En 2010, c'est au tour de Denis Podalydès de porter la couronne de Richard II dans la cour d'honneur, dans une mise en scène de Jean-Baptiste Sastre.

Jusqu'au 26 juillet au Festival d'Avignon, puis du 20 septembre au 15 octobre au théâtre de Nanterre-Amandiers, les 20 et 21 octobre à L'Onde à Vélizy-Villacoublay, et le 8 novembre au Foirail à Pau.

Web FRA

Les Echos

www.lesechos.fr

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Audience : **5379664**
Sujet du média : **Economie - Services, Industrie**

21 Juillet 2022
Journalistes : **Philippe Noisette**
Nombre de mots : **3246**

Visualiser l'article

« Richard II » : Micha Lescot, roi d'un soir à Avignon

Au Festival d'Avignon, Micha Lescot est un Richard II fiévreux dans une mise en scène sans aspérités de Christophe Rauck. L'acteur vedette de cette édition 2022 respire Shakespeare de tout son être.



Micha Lescot paraît jouer dans une autre dimension. « Richard II » de Shakespeare, mis en scène par Christophe Rauck. (©Christophe Raynaud de Lage)

La première apparition de Richard II tient de l'hallucination. En complet blanc, les cheveux gris, Micha Lescot est à la fois un spectre et un puissant, ce roi qui n'a pas connu la guerre, à la tête d'une Angleterre bientôt repliée sur elle-même. Il ne verra pas le désamour de son peuple venir, pas plus que ses adorateurs le lâcher. Il est seul. Mais ne le sait pas encore. La pièce de William Shakespeare dans cette nouvelle mise en scène de Christophe Rauck raconte le pouvoir et ses faiblesses. Richard II est tout autant un manipulateur, lui qui pousse à l'exil Bolingbroke, le futur Henri IV (Eric Challier, puissant). Ce dernier finira par lever les armées contre le souverain. Autour de ces duellistes, une galerie de personnages que Rauck met en jeu le plus souvent dans un clair-obscur. Les acteurs se dédoublent, à l'image de Thierry Bosc, superbe de présence, certains entrants même dans la peau de cinq figures comme l'excellent Louis Albertosi.

Lescot fait le show

Il n'en reste pas moins que la mise en scène manque d'éclat, hésitant entre la modernité des projections sur le plateau et le classicisme d'une direction d'acteurs un brin figée. On entend Shakespeare et c'est déjà beaucoup. Le texte contient son pesant de répliques parfaites. Mais il manque ici des visions, surtout après la belle version de « La Tempête » dirigée par l'Italien Alessandro Serra, donnée dans le même festival.

Reste Micha Lescot dans le rôle-titre. L'acteur paraît jouer dans une autre dimension, pas contre ses partenaires, pas avec eux,

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

plutôt en surplomb. Il passe par tous les états, du cynisme à la morgue, de la pitié à la démence contenue. Mis à nu, plus exactement une simple liquette, ce roi sans lendemain offre toutes les facettes de son art. Au sol, filmé en gros plan, sur la « crête » du décor tel un fildefériste, Lescot fait le show. Mais jamais trop.

Ce « Richard II » tente quelques échappées comiques sans plus convaincre. Pourtant ce récit est diablement captivant, une série avant l'heure. Christophe Rauck préfère une autre voie. On pense au cinéma de Peter Greenaway lors de cette séquence avec des jardiniers masqués. Et déjà on passe à autre chose. Les chansons rock rythmant la pièce ne sont pas plus signifiantes. « Richard II » est parti pour une longue série de représentations cet automne. Il aura, qui sait, une allure plus altière.

Richard II

Festival d'Avignon

de William Shakespeare.

Mise en scène de Christophe Rauck.

https://festival-avignon.com

Jusqu'au 26 juillet.

Reprise au théâtre Nanterre-Amandiers du 20 septembre au 15 octobre 2022.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

la terrasse
LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE DU SPECTACLE VIVANT

Nos meilleures critiques théâtre de la rentrée



CRITIQUE – DU 20 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE À NANTERRE-AMANDIERS

Richard II : Christophe Rauck fait briller le texte de William Shakespeare

Tragédie politique tout autant que réflexion sur le pouvoir, *Richard II* mis en scène par Christophe Rauck fait briller le texte de William Shakespeare et étinceler Micha Lescot.

Tout est né du désir de Micha Lescot d'interpréter le rôle de Richard II, roi tyrannique et faible à la fois, dont la tragédie shakespearienne retrace l'inéluctable chute à travers trahisons et complots. Histoire d'une déchéance du pouvoir que Christophe Rauck a royalement distribuée. Micha Lescot, donc, dans le rôle-titre, et aussi, notamment, Thierry Bosc, Emmanuel Noblet et Cécile Garcia-Fogel, autour de lui. Des fidèles du metteur en scène récemment passé à la tête du théâtre Nanterre Amandiers, qui n'aime rien tant que de se mettre au service des textes sans chercher à exhiber son geste de mise en scène. Il avait déjà traversé *Comme il vous plaira* de l'auteur élisabéthain, dans une scénographie qui jouait souvent à l'horizontale, via un plancher microté. Christophe Rauck reprend par endroits cette astuce dans *Richard II* , mais sa mise en scène s'articule cette fois autour de larges et lourds gradins mobiles, qui figurent tantôt des espaces de délibération, tantôt des châteaux assiégés, ou découpent encore par endroits de larges plaines livrées aux batailles fratricides. *Richard II* n'est pas une pièce souvent montée. Peut-être parce que les intrigues politiques y sont complexes. Il faut accepter de s'y perdre sachant qu'on finira tôt ou tard par s'y retrouver. Références historiques et renversements d'alliance ne facilitent pas la tâche et la première partie du spectacle de Christophe Rauck pâtit de cette action dont le spectateur peine à démêler les ressorts.

La superbe d'un roi déchu

La deuxième partie gagne en simplicité en en couleurs. Sa défaite est vite acquise, il ne reste plus à Richard qu'à se démettre. Et Micha Lescot, dans la chute de son personnage, resplendit de nuances, de ruptures, d'orgueil et de mélancolie. Son costume blanc tranche dans l'atmosphère de fin de règne tout en pénombre et son inventivité de jeu de magnétique dégingandé rend véritablement palpable, charnelle, la grandeur et la misère de Richard II. La verve shakespearienne réflexions sur le pouvoir et sur les vanités de l'existence y retrouve alors son éclat, comme les fameuses ruptures de ton qui font toute la saveur du baroque élisabéthain passages par le burlesque, la parodie... Moins monolithique, avec projections vidéo, masques ou détonation assourdissante à l'appui, la mise en scène, dont on ne saisit pas toujours les ressorts, pique la curiosité. Elle préserve surtout la limpidité de l'interprétation, la beauté du texte et la superbe d'un roi déchu qui nourrissent le plaisir du spectateur.

Presse écrite FRA

Télérama

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **2181000**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**





Edition : **Du 06 au 19 aout 2022 P.59**

Journalistes : **FABIENNE PASCAUD**

Nombre de mots : **580**

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Le roi démis de Shakespeare, Richard II, hante le Festival d'Avignon depuis sa création, en 1947, où le fondateur Jean Vilar l'endosse et le met en scène dans la Cour d'honneur. En 1982, c'est là encore qu'Ariane Mnouchkine le métamorphose en prince samouraï; là toujours, en 1995, que Denis Podalydès interprète dans un poignant dénuement ce souverain dépassé qui renonce peu à peu à tout, après avoir abusé de tout. Est-ce cette abdication politique acceptée, nécessaire, du «premier d'entre nous» qui fascine nos sociétés obsédées par la course au pouvoir? En témoigne la dernière mise en scène, impeccable de rigueur et d'efficacité, du patron du Théâtre Nanterre-Amandiers, Christophe Rauck, qui aura bouclé cette 76e édition du festival, servie par une belle troupe – dont Cécile Garcia-Vogel en reine insaisissable et Thierry Bosc en grand prêtre shakespearien.

À quoi sert le pouvoir, comment on le garde, pourquoi il faut savoir le quitter? Quand il l'écrit, en 1595, au début de sa carrière, Shakespeare (1564-1616) s'inspire de l'authentique Richard II, démis de sa propre volonté, après s'être retrouvé sans alliés à la suite d'un règne (1377-1399) passé à assassiner sa parentèle pour la voler, dilapider des fortunes et se lancer dans d'improbables guerres. Jusqu'à la fin de la pièce, Richard II reste un être futile, inconscient, qui ne prend jamais la mesure de ses responsabilités, indifférent au peuple qu'il est censé diriger et qu'évoque ici avec insistance la scénographie adoptée par Christophe Rauck: deux rangées de gradins face à face et mobiles, à l'image du dispositif de la chambre des Communes de Londres, du Parlement donc, et dont les mouvements ponctuent l'action.

Quatre siècles après sa mort, la réflexion shakespearienne sur ce qui motive et anime les bêtes politiques éblouit par son audace et sa modernité, malgré la traduction pesante d'intrigues obscures pour le spectateur de 2022... Rauck l'incarne via les parcours de Richard et de son cousin germain et rival Bolingbroke (puissamment joué par Éric Challier), qui, plus ouvert au peuple, donc plus populaire, rayonne dans le spectacle et devient bientôt, avec évidence, le roi légitime.

Mais pour passionnant que soit ce point de vue réaliste, voire engagé, il témoigne trop peu de la métamorphose finale de Richard. Après avoir affronté ses chaos intérieurs – à l'image des splendides vidéos de fonds marins qui envahissent alors le plateau –, le roi déchu parvient en effet, au fond de son cachot, à racheter ses fautes par sa souffrance et l'acceptation de sa souffrance. Et il se sauve. Thème chrétien, mystique et rédempteur peu présent ici. Heureusement, Micha Lescot, au jeu tout ensemble féminin, bouffon, lunaire, d'une foudroyante agilité plastique et mentale, est ce roi-papillon longiligne à la grâce fragile, entièrement vêtu de blanc, et sur lequel personne n'a de prise que lui-même. Et encore. Un prince divin, un roi-symbole, tel que les régimes monarchiques chrétiens européens les ont conçus au Moyen Âge pour être les représentants de Dieu sur Terre. Infiniment mystérieux, opaques et sacrés. Quand s'achève *Richard II*, il est déjà ailleurs, enfin réconcilié avec lui-même et les dieux, ange blanc pour l'éternité des rois... ●

TT

Richard II
Tragédie
Shakespeare
| 3h10 | Mise en scène Christophe Rauck.
Du 20 septembre au 15 octobre, Théâtre Nanterre-Amandiers (92).
Tél.: 01 46 14 70 00.



Micha Lescot en Richard II. Un souverain bouffon et lunaire.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Web FRA

www.artistikrezo.com

Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
Audience : **58453**
Sujet du média : **Culture/Arts, littérature et culture générale, Culture/Musique, Culture/Divertissement, Cinéma, Jeux vidéos**

21 Juillet 2022
Journalistes : **Hélène Kuttner**
Nombre de mots : **5634**

Visualiser l'article

« Richard II » : Micha Lescot tyran magnétique à Avignon



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Le metteur en scène Christophe Rauck s'attaque à l'une des pièces les plus poignantes de Shakespeare sur le thème du pouvoir et de ses dérives. L'histoire véridique du roi Richard II, dont la jeunesse et l'inexpérience agissent comme un poison en l'éloignant du peuple et des enjeux de responsabilité. Un rôle en or pour le talentueux Micha Lescot qui irradie dans cette mise en scène orchestrée comme un sulfureux film noir.

La détresse d'un roi

Richard II raconte les deux dernières années de la vie d'un roi dont le règne a commencé à l'âge de 10 ans lorsque son père Edouard III meurt en 1377. Il abdiquera à 32 ans, au terme d'un règne aussi troublé que fascinant. La situation financière du royaume est critique, l'Angleterre a perdu la plupart des provinces conquises en France et les revenus de la noblesse, du pays entier, sont amoindris. C'est l'oncle de Richard, Jean de Gand, qui gouverne donc à sa place, mais il ne tarde pas à se débarrasser de la tutelle trop présente de son oncle pour gouverner lui-même, et exiler son cousin Henri de Bolingbroke, le Duc de Lancastre. La pièce commence à ce moment-là, lorsque le roi Richard décide de se séparer de la tutelle de son oncle et d'exiler sèchement son cousin germain. Cette célérité à trancher dans le vif, qui va aussi le conduire à lever des taxes et des impôts pour éponger les dettes du pays, va conduire le jeune roi à se couper des nobles et du peuple, s'enivrant de pouvoir et d'autorité, face à un ennemi déclaré, Bolingbroke, qui reviendra avec une armée solide pour destituer son cousin.

Résonances contemporaines



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

De cette oeuvre vertigineuse sur le pouvoir et la folie qui en découle, Christophe Rauck fait résonner un écho très contemporain en liant cette ivresse de la gouvernance politique à la situation de nos démocraties actuelles, avec des élites déconnectées des populations pour lesquelles elles sont censées gouverner. Micha Lescot, prince de neige, élégamment vêtu d'un costume de dandy et de souliers immaculés, acrobate aérien, semble tout droit émerger d'un film de Tim Burton. A l'opposé, les personnages qui l'entourent sont en noir ou gris, dans un éclairage filtré par le tulle qui vient donner à l'ensemble une allure cinématographique et irréelle. Face au comédien à la silhouette élastique et longiligne, le Bolinbroke d'Eric Challier est majestueux et massif, masque de fer et de terre qui reçoit comme une gifle outrageante l'ordre d'exil de son cousin. Le contraste entre les deux hommes de même stature ici, le premier fantasque et séducteur, le second insaisissable et grave, est saisissant. Mais Richard est roi et c'est donc son titre qui justifie le pouvoir de vie et de mort sur tous, avec l'accord de Dieu. Malgré les doctes conseils du vieil oncle Jean, auquel Thierry Bosc prête son imposante présence, voix caverneuse et stature d'immortel, le jeune roi n'en fait qu'à sa tête et envoie tous les obstacles dans les nuages, semblant n'habiter que dans les cieux.

Film noir

La scénographie d'Alain Lagarde et les lumières d'Olivier Oudiou dessinent des espaces de procès kafkaïen, avec des gradins mobiles qui figurent la cour du roi ou des assemblées parlementaires. Les lumières balayent ainsi de manière contrastée l'espace de jeu en donnant au spectacle une allure de film noir, dont on aurait dès le départ toutes les clés menant vers la tragédie. Si la première partie, avant la destitution de Richard, semble un peu figée, l'émotion gagne en puissance dans la deuxième partie, notamment lors du procès qui voit Richard II, jouant son dernier chant du cygne, abandonner à son rival le pouvoir de gouverner. Micha Lescot y est impérial, alternant entre fausse et vraie douleur, tentant de sauver la face en basculant, comme Hamlet, dans une folie feinte ou réelle. Et c'est à ce moment-là que la pièce nous touche le plus. Peuplée de personnages qui tentent tous de trahir en reconstituant des alliances, joués par des comédiens aguerris qui campent plusieurs rôles et il faut mentionner la belle prestation de Murielle Colvez dans le rôle d'une mère démoniaque qui manie aussi bien l'hypocrisie que le désir de revanche, la pièce décrit formidablement, dans la traduction de Jean-Michel Déprats, la solitude dévastatrice d'un pouvoir non partagé et le danger d'un titre qui anesthésie une fonction. Richard s'accroche à son titre comme à un jouet avec une inconscience, un cynisme, qui le conduiront à la mort. Eclairante réflexion sur la manière dont ceux qui nous gouvernent font usage de leur pouvoir.

Web FRA

L'Oeil d'Olivier

www.loeildolivier.fr

Famille du média : **Blogs**
Audience : **5717**
Sujet du média : **Culture/Arts, littérature et culture générale**

22 Juillet 2022
Journalistes : **Olivier Frégaville-Gratian d'Amore**
Nombre de mots : **5941**

Visualiser l'article

Micha Lescot gagne sa couronne



Au Lycée Aubanel à Avignon, Christophe Rauck, directeur de Nanterre-Amandiers, s'empare magistralement de Richard II de Shakespeare et offre à Micha Lescot un rôle à la démesure de son talent.

Shakespeare se joue et se gagne. Il peut se prêter à toutes les interprétations mais ne se donne pas à chaque fois. Thomas Ostermeier , qui s'est cru plus fin que ce maître, en a eu pour ses frais à la Comédie-Française en 2020, avec sa Nuit des rois , par exemple. Espérons que Le Roi Lear lui réussisse davantage (réponse dès le 23 septembre, salle Richelieu).

Blanc comme un deuil royal

Dans la version de Richard II proposée par Christophe Rauck , le poète anglais s'installe comme chez lui dans la pompe noire du décor, d'austères bancs figurant un parlement. Pas de fioriture, l'âme, la haine, la peur, la chair et le sang, cela suffit. Un rideau presque opaque brouille les personnages, roides et sûrs d'eux, pourtant prisonniers d'un halo de lumière. Face au public, ils annoncent la couleur : noir sang, même si la couleur des costumes de tweed, celle d'un uniforme ou des manteaux volants à tout va des mignons du roi flirtent avec la noirceur. Le seul qui assume la couleur du deuil éclatant est Richard lui-même, portant le blanc en étendard de bout en bout comme un dandy, allant au combat contre les autres comme s'ils étaient d'autres lui. Son costume brille de mille panaches. Un linceul déjà.

Les prémices du grand oeuvre shakespearien

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Richard II est la pièce annonciatrice de tous les chefs d'oeuvre shakespeariens. Ce roi faible et morgueux, sûr de son pouvoir « légitime », dépensera tout pour ne rien gagner. Il perdra sa couronne, son royaume, sa reine, ses amis, sa vie. Cette descente aux enfers, Christophe Rauck la met en scène en insistant sur la verticalité des hommes de pouvoir, droits comme la justice qu'ils croient représenter, les pieds bien plantés dans le sol d'une terre-île impérativement leur. Leur droit, leur terre, leur couronne.

Micha Lescot en état de grâce

L'horizontalité, le directeur de Nanterre-Amandiers la réserve au roi et à ses douleurs. Richard se traîne devant son ennemi Bolingbroke, le futur Henri IV, pour se repentir de ses très grandes fautes, puis en un éclair se redresse et nie tout ce qu'il vient de dire, l'effaçant d'un grand mouvement de son corps liane. Quels crimes ? Quels châtiments ? Ces renversements moraux et physiques, Micha Lescot en fait son miel. Diablement royal, il déstabilise sa cour comme le public par ses volte-face et son metteur en scène lui offre même le loisir de quelques facéties jeux de mots, moonwalking (grande spécialité du comédien dont il n'abuse pas heureusement)... Il règne, il règne et n'a peur de rien, arpentant et dévalant la lande shakespearienne comme un cheval fou, jouant des longues tirades si sublimes sur le pouvoir et la gloire, la vérité et la fausseté de l'âme... Et son acceptation de la fin, presque zen dans sa renonciation, que « plus rien n'est et qu'il en est soulagé » est magistrale. Grand acteur, Micha Lescot , on le savait. Acteur compositeur, voilà qu'il le prouve, écoutant en son oreille la partition, la réinterprétant sans abîmer le mystère, ses longues mains battant la démesure, son long corps flanchant aux coups, son visage décomposant le chagrin quand il dit à sa reine française : « là, laissez-moi, allez me pleurer en France. Il ne sert à rien d'être deux dans la douleur quand on ne peut être ensemble ». Une scène d'amour comme nulle autre, celle-ci, lorsque l'un et l'autre se rejoignent et s'éloignent au gré d'un décor labyrinthique tournant comme une valse à cent temps.

Une troupe au diapason

À côté de lui, Cécile Garcia-Fogel est royalement froide et inquiète (quelle étrangeté de lui faire mettre les mains dans les poches de son pantalon attitude synonyme de décontraction alors qu'elle s'enflamme pour défendre la vie de son roi, aucune logique du corps, là !). Bolingbroke a trouvé en Éric Chalier un formidable allié, qui le campe comme un chef de guerre redoutable, noble blessé qu'on lui ait pris son nom et revenant, encore banni, sur sa terre d'Angleterre pour qu'on le lui rende. Quid fors l'honneur ? Le pouvoir bien sûr ou le sauvetage de sa peau comme le figure magistralement Thierry Bosc en vieillard n'ayant plus peur de rien qu'est Jean de Gand et en chancelant et risible York qui ne voit que son intérêt quitte à sacrifier son propre fils Aumerle (épatant Emmanuel Noblet). L'irruption du burlesque lors de la scène de la demande de pardon d'Aumerle tire ce Richard vers une autre rive où l'on aurait pu aborder, mais la scène suivante de l'assassinat du pauvre roi Richard balaie vite cette tentation. La tragédie a gagné et Henri Bolingbroke peut régner. « Le couronnement aura lieu mercredi » conclut-il, triste et contemplant là sa première usure.

Brigitte Hernandez Envoyée spéciale à Avignon

Web FRA

Le Journal d'Armelle Héliot
Critiques théâtrales et humeurs du temps

lejournaldarmelleheliot.fr

Famille du média : **Blogs**
Audience : **231**
Sujet du média : **Culture/Arts, littérature et culture générale**

22 Juillet 2022
Journalistes : **Armelle Héliot**
Nombre de mots : **6491**

Visualiser l'article

« Richard II », l'éternel retour

Au Gymnase Aubanel, dans la traduction de Jean-Michel Déprats, une mise en scène de Christophe Rauck et Micha Lescot dans le rôle-titre, imposent Shakespeare, chez lui à Avignon.

Sur la petite table de la librairie installée au pied de la montée vers le Gymnase Aubanel, on peut acquérir, pour cinq euros seulement, un petit trésor du fonds de la Maison Jean-Vilar : le texte de la traduction de *Richard II*, que le fondateur d'Avignon interpréta lui-même et dont témoignent bien des photos.

Une tragédie méconnue en France lorsque Jean Vilar choisit de la monter en 1947, lors de la première « semaine d'art en Avignon ». Bernard Noël était Bolingbroke et la distribution riche de noms entrés dans la légende de l'art dramatique, avec, dans de tout petits rôles Jean-Pierre Jorris, Jeanne Moreau, Silvia Monfort. C'est Jean-Louis Curtis qui signait alors la traduction.

On y pensait il y a quarante ans lorsque dans un fracas de tonnerre apparurent les chevaliers japonais de la mise en scène et traduction d'Ariane Mnouchkine, avec Georges Bigot dans le rôle-titre. On avait découvert cette création extraordinaire en décembre 81 à la Cartoucherie. Dans la cour d'Honneur, en juillet 82, le saisissement fut le même. John Arnold qui est l'une des figures principales du *Nid de cendres* de Simon Falguières cet été, était alors Jean de Gand.

Le temps passe. Le théâtre est toujours un peu palimpseste. Plus près de nous, en 2010, Jean-Baptiste Sastre le monta à son tour, toujours dans la cour d'Honneur. Une traduction de Frédéric Boyer et Denis Podalydès dans le rôle de Richard.

Ainsi va le temps. Metteur en scène d'un admirable *Comme il vous plaira* il y a quatre ans pièce qu'il avait déjà choisie à ses tout débuts de « régisseur », après son passage comme comédien au Théâtre du Soleil, Christophe Rauck est un artiste très personnel, profond, très bon directeur d'acteurs et avec un sens audacieux de la représentation plastique.

Ici, son *Richard II* est dans des clairs obscurs qui disent la confusion des esprits, des sentiments. C'est extrêmement maîtrisé et on admet ce parti pris qui se déploie en nuances nombreuses, que l'on tire des rideaux de tulle, que l'on se joue d'immenses toiles peintes. L'essentiel du décor : deux travées de gradins mobiles, manière de représenter le Parlement, et leurs déplacements, leurs métamorphoses, mais d'autres lieux, bien sûr. Une scénographie d'Alain Lagarde, des lumières d'Olivier Oudiou, des costumes de Coralie Sanvoisin, des maquillages et coiffures de Cécile Kretschmar composent des tableaux d'une beauté certaine. Ajoutons les bouffées musicales de Sylvain Jacques, les moments très éloquents de vidéo par Etienne Guiol : l'équipe artistique est d'excellence. Et n'oublions pas la maître d'armes, indispensable dans les tragédies de Shakespeare, Florence Leguy.

C'est sur la base de l'harmonieuse et précise traduction de Jean-Michel Déprats que le dramaturge Lucas Samain et le metteur en scène ont travaillé. Le rythme est excellent et nous précipite immédiatement au coeur du conflit : Henry Bolingbroke, l'imposant et sensible Eric Challier et Thomas Mowbray, Guillaume Lévêque, qui joue aussi Northumberland, s'affrontent sous le regard qui nous est dérobé- du roi d'Angleterre, Richard II. Il interrompt le combat et bannit les deux hommes, dont celui qui est son cousin et deviendra Henry IV. Le roi s'empare des biens de son oncle Jean de Gand, Thierry Bosc, qui est aussi York, et s'embarque pour combattre en Irlande. Bolingbroke revient à la tête d'une armée levée pour reconquérir sa place. Northumberland et la noblesse le soutiennent. Richard va se retrouver bien seul est incertain. C'est ce balancement, ces incertitudes, ces incohérences qui sont le coeur de *la Tragédie du roi Richard II*. Richard est déchiré, ne sait pas ce qu'il veut, hésite, défie le destin, s'abandonne, se reprend. La scène de la dispute de la couronne le raconte parfaitement. Il se rend à Bolingbroke, le suit à Londres, le désigne comme héritier. Abdique. Sa femme, le Reine, Cécile Garcia Fogel, qui est également Salisbury et Exton, toujours profonde, va être exilée en France et lui, Richard, va mourir seul, assassiné en prison. Cette scène, avec un Richard allongé, visage saisi en gros plan par la caméra, donne la mesure de l'admirable et singulière

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Visualiser l'article

interprétation de Micha Lescot. Ce Richard a un côté Louis de Bavière saisi par la déraison.

Emmanuel Noblet est un Aumerle digne et noble. Parfois, dans cette tragédie très rugueuse, peu riche en scènes légères magnifique jardin et chant ave la Reine et une dame que joue Louis Albertosi Christophe Rauck parvient à distiller de la folie, en s'appuyant sur ses comédiens. Ainsi la scène de la dispute violente entre York, le grand Thierry Bosc, sa femme, la Duchesse, Murielle Colvez, et Aumerle tétanisé, devient burlesque.

Cette comédienne mérite une mention particulière. Elle est tonique, changeante, formidable : la Duchesse de Gloucester, Berkeley, l'Abbé de Westminster, et la Duchesse d'York, excusez du peu ! Cécile Garcia Fogel, elle aussi, nuance, dessine différemment chaque personnage et sait user de son beau timbre. C'est une pièce d'hommes, *Richard II* et il est bien que Christophe Rauck fasse de la place à ces interprètes superbes.

Saluons encore Pierre-Thomas Jourdan, Pierre-Henri Puente, Adrian Rouyard, sur tous les fronts. Et redisons la large palette des protagonistes : Bolingbroke, Eric Challier, présence magnétique, coeur touché par l'assassinat qu'il n'a pas commandité, York énergique et jamais las de Thierry Bosc. Et puis ce Richard indécis, tourmenté, capable de cruauté, de méchanceté, mais vulnérable, et seul, tellement seul. Le timbre, tranchant dans la colère, mais si tendre, toujours, de Micha Lescot, donne son ton idéal à ce grand personnage tragique déchiré par la question du sacrifice. Presque christique.

Un grand travail, subtil et audacieux, intelligent et sensible, du théâtre difficile mais offert à la compréhension de chacun. Complètement dans l'esprit d'Avignon.

Gymnase du Lycée Aubanel, à 18h00, les 23, 24, 25, 26 juillet. Durée : 3h15, entracte compris. Repris à Nanterre-Amandiers du 20 septembre au 15 octobre. La tournée se dessine.

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Presse écrite FRA

LE FIGARO

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)
Périodicité : **Quotidienne**
Audience : **1706000**
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales





Edition : **29 aout 2022 P.28-37**
Journalistes : **ANTHONY PALOU ET NATHALIE SIMON**
Nombre de mots : **2160**



L'ÉVÉNEMENT

THÉÂTRE

LE PLEIN DE PIÈCES POUR L'AUTOMNE

ANTHONY PALOU apalou@lefigaro.fr
ET **NATHALIE SIMON** nsimon@lefigaro.fr

Cet automne, on ne se contente pas de réviser ses classiques. Le début de saison fait la part belle aux textes à découvrir ou à redécouvrir et met en regard de solides têtes d'affiche. Revue non exhaustive.

225614 AMANDIERS - CISION 9386753600508

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

« RICHARD II »

Le metteur en scène Christophe Rauck - directeur du Théâtre Nanterre-Amandiers depuis 2021 - n'en démordait pas : retrouver le comédien Micha Lescot, qui ne manque pas de ressources. Ce dernier lui proposa, pourquoi pas, de monter *Richard II*, un sacré pari pour les deux hommes. *Richard II* est un drame historique. Les deux fidèles sujets, le duc de Norfolk et Bolingbroke, s'accusent mutuellement de trahison. Le roi Richard II leur propose un duel, se ravise, bannit Norfolk à vie et Bolingbroke - son cousin - à dix ans. A son retour, ce dernier prendra finalement la couronne sous le nom d'Henry IV. L'aube d'une nouvelle ère. Voilà une pièce sur la trahison, le narcissisme, l'autodestruction, l'usurpation, en un mot sur le pouvoir et sa légitimité. La mise en scène de Christophe Rauck donnera à coup sûr, un éclairage singulier sur cette tragédie shakespearienne forcément d'actualité.

Du 20 sept au 15 octobre au Théâtre des Amandiers-Nanterre (92).
Tél. : 01 46 14 70 00.

CALENDRIER

Création
20 juillet 2022 au Festival d'Avignon, représentations du 20 au 26 juillet au Gymnase Aubanel

Représentations saison 23/24 :
Théâtre National Populaire / Villeurbanne : 10 - 17 nov. 2023
anthéa, Antipolis Théâtre d'Antibes : 24 - 25 nov. 2023
Théâtre Nanterre-Amandiers - CDN : 2 - 22 déc. 2023

DISPONIBLE EN TOURNÉE 24/25

TOURNÉE

Équipe en tournée
23 personnes : 11 comédiens, 10 techniciens,
1 metteur en scène, 1 production

Montage
À J- 2

Démontage
Le lendemain de la dernière représentation

Transport
2 semi-remorques

Contact production et diffusion

Marie Andrieux
Directrice de la production
T + 33(0)6 15 19 53 84
m.andrieux@amandiers.com